

Qu'est-ce que le sacré ?



Charles Stépanoff
Anthropologue, directeur
d'études à l'École des hautes
études en sciences sociales
(EHESS), membre du Laboratoire
d'anthropologie sociale (LAS)
du Collège de France

Les premières enquêtes anthropologiques menées par Charles Stépanoff ont porté sur le chamanisme à Tuva, en Sibérie méridionale, puis se sont étendues aux rapports à l'environnement à travers la chasse et l'élevage chez les populations de la taïga. À partir de ces enquêtes, Charles Stépanoff étudie les façons dont les humains établissent des liens et communiquent avec des êtres non humains (divinités, esprits, plantes, animaux). S'inscrivant dans des collaborations pluridisciplinaires internationales, ses recherches, qui mobilisent anthropologie religieuse, sciences cognitives, préhistoire et biologie, portent notamment sur le chamanisme, l'écologie humaine, la cognition et la culture.

Propos recueillis le 17 octobre 2024

INP Comment l'anthropologie définit-elle le sacré ?

C.S. L'anthropologie offre plusieurs approches, donc plusieurs définitions du sacré. On peut partir d'Émile Durkheim¹ et Marcel Mauss², qui considèrent l'opposition entre profane et sacré comme un fait universel. Selon eux et de nombreux anthropologues à leur suite, le sacré implique qu'un certain nombre d'objets, de lieux et de comportements sont réservés, ne sont pas accessibles à tout le monde tout le temps, font l'objet de règles et d'interdits. À l'inverse, le profane, qui relève des activités de la vie quotidienne, est l'ensemble de ce qui n'est pas soumis à ces interdits.

Mais pourquoi certains objets, certains lieux et certains moments sont-ils sacrés et d'autres pas ? Des approches plus récentes formulent des réponses en termes de socialité : à travers ces lieux, ces objets et ces moments de rituels, les humains s'efforcent de nouer des interactions, des formes de relations, une sorte de sociabilité au-delà de l'humain.

INP Pouvez-vous donner quelques exemples de ces formes ?

C.S. On pense évidemment spontanément à des statues représentant des divinités ou des saints, des esprits. On pense à des lieux rituels où une population se regroupe – en venant parfois de loin – pour participer à de grandes cérémonies : des temples, des églises mais aussi des sites moins frappants, comme c'est le cas pour des communautés de chasseurs-cueilleurs où il n'y a pas de construction. En Sibérie, par exemple, on trouve fréquemment, près des rivières, des arbres recouverts de rubans. En Sibérie, en Asie du Nord en général, au Tibet, en Mongolie, les cols montagneux font l'objet d'un culte : ce sont des lieux de passage, des lieux qui relient deux zones, et qui de ce fait sont soumis à certains esprits qui représentent des entités, des agentivités – ou encore des « formes de puissance » – non dominées par les humains, quelque chose sur lequel on n'a pas prise. Lorsqu'on passe par de tels lieux, on parle moins fort. C'est par l'attitude des gens que l'on saisit la singularité de ces lieux. Par un changement dans la façon de parler ou de marcher de leurs parents, par exemple, les enfants comprennent qu'ils ont affaire à quelque chose de spécial... Il y a également des offrandes de nourriture, de lait ou d'alcool. Lorsqu'on est en Sibérie, même si l'on est en voiture ou en camion,



◁ Exposition
« Faire parler
les pierres »
au musée
de Cluny (Paris,
19 novembre 2024-
16 mars 2025).

¹ Émile DURKHEIM, Œuvres, vol.1, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque des sciences sociales », 2015 [1912].

² Marcel MAUSS, Œuvres, vol.1, *Les Fonctions sociales du sacré*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1985 [1968].



△ Au passage d'un col, dans les environs d'Uoyan, en Bouriatie, une femme evenk effectue avec son fils un rituel qui implique de nouer une bande de tissu à une branche.

on s'arrête, on sort la bouteille de vodka et on boit tous un coup. On partage avec les esprits, avec le lieu, en faisant des libations, en projetant la boisson. À travers ces moments et ces lieux sacrés se manifeste une attitude humaine qui consiste à créer des liens avec ce qui dépasse les humains – j'appelle cela l'«immaïtrisable».

Pour aller un peu plus loin que la simple dichotomie sacré / profane, il faut donc se tourner vers cette part d'immaïtrisable, de puissance invisible que les modernes ont généralement essayé d'oublier : cette idée, fondamentale dans l'écologie des sociétés non modernes, que nous sommes dépendants d'autre chose que nous-mêmes. Ces objets et ces lieux sacrés apparaissent dès lors comme des interfaces, des points de contact et d'échange entre la société humaine et son milieu vivant sous ses aspects immaïtrisables.

INP Les manifestations du sacré sont donc très différentes selon que le peuple concerné est nomade ou sédentaire ?

C. S. Bien sûr. Pour prendre l'exemple de la Sibérie du Sud que je connais, l'archéologie a mis au jour les restes de temples, de constructions importantes, datés de l'âge du Fer qui correspondent au moment où, à partir de l'Holocène, c'est-à-dire à partir du

moment où le climat est devenu plus tempéré, les chasseurs-cueilleurs de la région sont devenus sédentaires. Lorsque les populations adoptent le pastoralisme nomade, autrement dit deviennent beaucoup plus mobiles, leur culture matérielle s'allège. Pour les Mongols, qui se déplacent avec des troupeaux de moutons ou de vaches, ou pour des Sibériens du Nord avec des troupeaux de milliers de rennes, il n'est pas question de transporter un énorme temple. On repère ou on adopte des points, des lieux sacrés où l'on se rassemble de façon éphémère.

Chez les Evenks³, par exemple, les rituels chamaniques impliquent la création de nombreuses statues en bois et d'une tente sacrée, construite pour l'occasion. Dans cette pseudo-tente se déroule tout un rituel qui représente le voyage du ou de la chamane⁴ à travers différents mondes : le monde inférieur avec certaines statues, le monde supérieur figuré autrement. Tout ces éléments connectent l'espace immédiat, le corps du chamane, et un espace invisible, cosmique. À l'issue de la cérémonie, tout est détruit. Évidemment, c'est un dispositif très différent d'un temple en pierre construit et visité sur plusieurs générations.

Cela dit, les phénomènes de destruction existent aussi parmi les peuples sédentaires. Il y a tout juste trente ans, sur le site de Göbekli Tepe en Anatolie,

³ Les Evenks sont l'un des peuples toungouses de Sibérie. Présents sur de vastes territoires sibériens en Russie et au nord-est de la Chine, ils comptent près de 70 000 individus vivant de la chasse, de la pêche et de l'élevage du renne. Bien que traditionnellement et majoritairement chamanistes, les Evenks ont été partiellement convertis à l'orthodoxie chrétienne et au lamaïsme.

⁴ La fonction chamanique pouvant être incarnée par des hommes aussi bien que par des femmes, le masculin «chamane» sera à entendre, dans la suite de cet entretien – sauf dans le cas d'exemples précis –, comme ressortissant potentiellement de l'un ou l'autre genre.





des archéologues ont mis au jour le « premier temple⁵ » du monde, de grandes structures mégalithiques datées du Néolithique précéramique⁶. La découverte était surprenante car on n'attendait pas une telle construction de la part de chasseurs-cueilleurs, certes sédentarisés mais pas encore agriculteurs. Bien qu'il ait manifestement été implanté pour une longue durée, ce temple a été délibérément détruit et recouvert de terre. On trouve d'autres exemples ailleurs de démolitions volontaires de lieux sacrés.

INP Vous suggérez que dans ces cas, la destruction est constitutive du sacré ?

C.S. Dans le cadre du chamanisme sibérien, certains objets, en métal par exemple, sont fabriqués pour durer, gardés et transmis précieusement de génération en génération. Mais d'autres objets doivent être périodiquement renouvelés, tels les manteaux et les tambours chamaniques qui sont en quelque sorte l'équivalent d'un temple. Dans ces sociétés nomades, on n'a que faire d'un temple fixe. Par contre, sur le costume et sur le tambour, que le chamane porte, sont représentés le cosmos et divers éléments mythologiques. À la surface du costume, ces représentations sont disposées de façon à être en liaison avec le schéma corporel de l'individu : le haut du vêtement, qui correspond au

monde supérieur avec des plumes représentant des oiseaux fait le lien avec le ciel, tandis que le bas, orné de serpents, représente le lien du chamane avec le monde inférieur. Ces objets et ces figurations sont utilisés au cours des rituels afin que les mouvements du chamane se connectent au monde des esprits. Le chamane hérite d'objets pérennes en métal liés à ses ancêtres, qui figurent des esprits. Et puis, il en crée ou en acquiert d'autres au cours de sa vie. Son costume est un mélange de son individualité propre et de ce qu'il a reçu des ancêtres. À sa mort, la partie qui représente sa personne doit disparaître, tandis que l'autre partie est transmise à ses enfants ou à celui ou celle qui lui succède, afin que cette personne constitue à son tour une nouvelle hybridation entre individualité et ancestralité. De même, le tambour chamanique est composé d'éléments métalliques conservés et transmis après la mort du chamane, et d'éléments organiques (bois, cuir, tendons) appelés à être détruits d'un coup de couteau et déposés sur la tombe du chamane. Ces éléments ne doivent pas survivre. L'objet sacré est donc composé de deux parties : une partie héritée, stable, fixe, et une partie renouvelée à chaque génération. Cette forme hybride est l'exact reflet des conceptions de la vie dans ces sociétés pour lesquelles tout corps, humain comme animal, est composé de deux types d'éléments : les éléments stables et durs que sont les os, qui appartiennent au clan – dénommé « os » dans

△ Situé dans la chaîne montagneuse du Germuş (Anatolie, Turquie), le site de Göbekli Tepe est constitué de structures mégalithiques monumentales ornées de bas-reliefs, disposées en cercles concentriques. Ces monuments érigés par des groupes de chasseurs-cueilleurs entre 9 600 et 8 200 avant J.-C. donnaient sans doute cadre à des rituels, probablement funéraires. Göbekli Tepe est inscrit sur la Liste indicative du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2018.



⁵ Klaus SCHMIDT, *Le Premier Temple. Göbekli Tepe*, Paris, CNRS éditions, 2015 [2007].

⁶ Le Néolithique précéramique est l'une des phases néolithiques du Proche-Orient. Étendue sur près de 3 000 ans (de la fin du XI^e millénaire au début du VII^e millénaire av. J.-C.), cette période regroupe des cultures hétérogènes caractérisées par une sédentarisation accrue, les prémices de l'agriculture et de l'élevage, le développement de villages plus importants dotés de nouvelles formes d'habitat et de bâtiments communautaires, ainsi que d'ensembles monumentaux auxquels on attribue une fonction rituelle, tel Göbekli Tepe.



ces sociétés altaïques –, que l'on a reçus de ses aïeux et que l'on transmettra à ses descendants : et les éléments périssables que sont les chairs, qui constituent l'individualité propre.

Or, un changement radical intervient avec la muséification de ces objets. Au XX^e siècle, le pouvoir soviétique exerce une forme de colonisation extrêmement brutale, qui ambitionne notamment de détruire les cultures et les pratiques religieuses locales. Mais de les détruire en les muséifiant, en les transformant en objets de curiosité et de science. Une façon civilisée et scientifique de détruire. C'est bien sûr un aspect de la patrimonialisation qui pose question. Les brigades communistes se sont donc rendues dans les campements pour réquisitionner systématiquement les tambours et autres objets chamaniques. Désormais, ceux-ci sont conservés dans des musées. Cette confiscation et cette fixation muséale interrompent la vie duelle de l'objet, cette double existence des images, tendues entre ce qui se transmet et ce qui se renouvelle. Tant que le chamane était vivant, les images sacrées avaient une existence matérielle, on pouvait voir la représentation du cosmos sur le tambour. Le tambour détruit ne laisse plus de place qu'à une existence mémorielle : pour assurer cette survivance, les gens doivent avoir mémorisé très précisément les images.

INP Encore faut-il qu'ils aient eu l'occasion de les observer...

C.S. Exactement. Ils doivent les avoir observées en participant au rituel du grand-père, par exemple. Une fois le grand-père mort, ses petits-enfants gardent le souvenir des images. Plus tard, ils les rêveront. De la sorte, l'iconographie possède une existence hybride, elle aussi. Elle alterne entre des moments d'incarnation dans des objets matériels, et des moments où elle n'existe que dans l'invisible, dans la mémoire, dans les rêves.

INP Entre l'objet contemplé au musée et l'objet scruté au cours d'une cérémonie, c'est aussi un autre rapport à la temporalité qui se joue. Le musée s'inscrit dans une temporalité longue, tandis que le rituel est éphémère...

C.S. Oui, la dimension sacrée installe un autre rapport au temps, avec l'idée que l'objet ne représente qu'une phase, matérialisée, en alternance avec une phase mentale et onirique. La conservation muséale implique une fixité de cette phase matérielle, et donc une rupture de cette alternance, un abandon de la phase émotionnelle, mnémotique et onirique. Évidemment, cela a des consé-



quences. C'est une interruption de ces traditions en tant que patrimoine vivant. Cela devient un patrimoine matériel, scientifique.

Dans les années 1990, à la suite de l'effondrement du régime soviétique et de l'idéologie positiviste, matérialiste qui l'accompagnait, les peuples autochtones se sont réapproprié leur patrimoine. Des communautés ont pris en main la gestion de certains musées, où ils ont obtenu que soient rapatriés des objets conservés dans de grands musées comme l'Ermitage. Ces objets ont été placés dans des musées locaux, en Sibérie. Ils ont reçu la visite de chamanes qui ont déclaré : « Ces objets souffrent, ils sont affamés. Ils n'ont pas été nourris depuis des décennies, il faut venir leur faire des fumigations, des offrandes. » Cela ne va pas sans poser des problèmes de conservation, évidemment, mais la gestion de ces collections est beaucoup plus souple que chez nous puisqu'elle est assurée par les autochtones eux-mêmes.

INP En France, l'État laïque est chargé de la protection du patrimoine, y compris du patrimoine religieux. En Sibérie, quelle est la place des profanes dans la protection, dans la transmission du sacré ?

◁ Chamane de la population nanai (Sibérie), photographié par Piotr Shimkevich vers 1896, Ethnologisches Museum (SMPK), Berlin.

△ Manteau de chamane, collection du musée d'ethnographie et d'anthropologie Pierre-le-Grand de l'Académie des sciences de Russie (Kunstkamera), à Saint-Petersbourg (inv. n° 4034.166).

